

Tribune

« ROUGE DEVADE » ET BOÎTES DE SHEBA

Ironique actualité qui télescope sous nos yeux deux univers opposés, deux pratiques de l'art ou, plutôt, deux manières d'engagement. D'un côté la rétrospective Marc Devade, qui coïncide avec le vingtième anniversaire de la mort de l'artiste, rétrospective présentée au printemps dernier au musée Ludwig de Koblenz et au musée des Beaux-Arts de Tourcoing du 6 décembre 2003 au 16 février 2004.

« Devade ? Devade ? Attendez, ça ne me dit pas grand chose... »

Et puis, de l'autre côté, le show Sophie Calle à Beaubourg (sponsorisé par le champagne Pommery et le restaurant Maxim's).

« Ah oui, cette artiste dont tout le monde parle et que tout le monde aime ! ».

Aujourd'hui, nous le savons, il y a Paul Auster —ce romancier américain pour jeunes femmes célibataires de trente ans qui donnent du Sheba à leur chat— et son pendant artistique : Sophie Calle qui a hissé le nombrilisme hystérique à un niveau inégalé. Lorsqu'un critique écrit dans une publication en vue qu'il « s'agit de transgressions narquoises de la morale bourgeoise » on reste pantois. Notre honorable confrère ne retarde-t-il pas d'un siècle ? Mais peut-être a-t-il raison au fond : Sophie Calle appartient aux Nabis contemporains, ces artistes pour Bobos dont l'infantilisme de midinette est si tendance et la mièvrerie si glamour.

Mais aujourd'hui, nous commençons à nous en douter, il y a aussi un certain nombre de choses qu'il n'est pas de bon ton d'évoquer, idées malsaines, positions pernicieuses, souvenirs encombrants. Bien sûr, il n'est plus possible de parler de Marc Devade. La question qu'il posait, « Révolutionner la peinture ou peindre la révolution ? » s'est perdue dans le puits de l'histoire au point d'apparaître désormais bien illisible. L'articulation « peinture-révolution » ne relève-t-elle pas cependant d'un souci déjà ancien de l'artiste occidental : celui d'être en conformité avec une certaine éthique du travail artistique selon laquelle il convient de marcher avec l'histoire et d'accompagner ses transformations les plus visibles, y compris dans le champ de l'art. C'est Delacroix identifiant dans « la barricade » un « sujet moderne » ou Picasso s'interrogeant : « Qu'est-ce qu'il dirait s'il voyait *Guernica*, Goya ? ».

« Mais le monde a changé voyons ! Les barricades, le nazisme, tout ça c'est fini. Aujourd'hui il y a des gestes artistiques. Dormir à l'étage de la Tour Eiffel en est un ».

Alors reprenons, parce que Devade c'est beaucoup plus que Devade.

L'engagement politique personnel de Marc Devade (au PCF puis du côté du maoïsme à la française) maintenait ouverte la question de l'utopie, comme une extériorité dont l'urgence ne pouvait que rétroagir sur l'acte artistique, sur sa possible dimension historique. Histoire d'indiquer, précisément, que tout art relève d'une sorte de *pensée du monde*. Cet engagement était redoublé par une autre décision : celle d'intervenir dans le cadre d'une *communauté* à l'œuvre, celle du groupe *Tel Quel* (il intègre le comité de rédaction de la revue), celle du groupe *Supports/Surfaces* (fondé en 1970). L'engagement, conservons le mot en dépit de sa connotation sartrienne, consiste aussi à oser affronter la dimension nécessairement théorique du travail pictural et à intervenir sur une scène conflictuelle, notamment par le biais de la revue *Peinture, cahiers théoriques* (fondée en 1971). Faut-il évoquer la pauvreté du débat théorique sur l'art en France, longtemps accaparé par des commentateurs littéraires et par une vision somme toute très poétisante de l'œuvre. Faut-il rappeler que des expositions auront lieu sous l'appellation « Peinture, cahiers théoriques », notamment en 1972 à la galerie Françoise Lambert de Milan ou à la galerie-librairie « Les Idées et les Arts » de Stras-

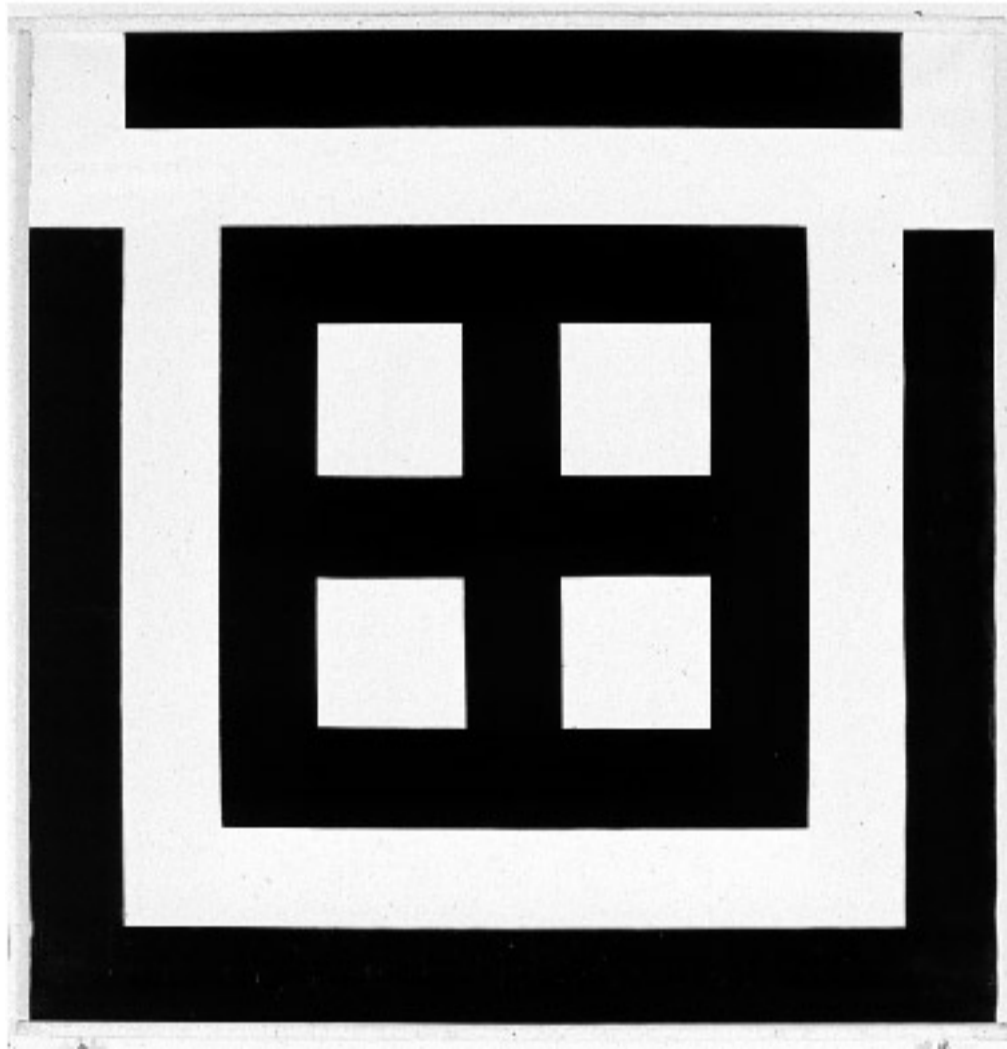
bourg ? Quand on observe la scène américaine de l'art et de ses acteurs essentiels durant les années soixante-soixante dix, on ne peut que constater le rôle éminent joué par le débat intellectuel.

Rétrospectivement, en 1981, Benjamin Buchloh proposera —en guise de lecture de l'époque— le schéma d'un conflit entre la « forme » et « l'histoire », entre la tentation formaliste et celle de l'historicité, mais on aurait tort de considérer cette dualité comme une partition rigide ou un choix possible : il convenait, tout à la fois, au nom d'une certaine éthique du travail artistique ou pictural, de reposer la question de la « forme » (Noland proposait ses cibles et ses chevrons, Bishop son carré de 2 m², Stella son *Shaped canvas*, Louis ses *Stripes*, etc.) et de s'ouvrir au champ de l'histoire comme complexité en actes. Ce n'était pas l'un ou l'autre ou l'un contre l'autre, mais l'un avec l'autre, les *Elegies to the Spanish Republic* de Motherwell, du début des années cinquante, constituant une sorte de réponse jugée par beaucoup de peintres à la fois intéressante et inadéquate. Tout devait se jouer au plus près de la toile, à partir des conditions matérielles de la peinture.

C'est ici qu'intervient le fameux « rouge Devade » selon les mots de son galeriste Gerald Piltzer : « Un autre rapport avec la Chine que je peux voir chez Marc, c'est d'abord la flamboyance et la couleur rouge (...). Il y avait le rouge de Rothko, bien sûr, ce rouge orangé de ses plus beaux tableaux. Mais ce rouge pourpre cardinal de Marc, peut-être qu'un jour on s'en rappellera en disant que c'est le rouge Devade. Et c'est aussi la couleur de la Chine ». Et sans doute convient-il aujourd'hui de prendre la mesure de la peinture de Devade, de cette pratique obstinément reconduite qui ne s'est jamais résolue à sortir du pictural pour un quelconque spectacle qui aurait pu être liée superficiellement aux soubresauts de l'époque.

Car voici ce qui signe la singularité de l'engagement de Devade : cette discipline de l'œuvre refusant son assujettissement au « dehors », s'élaborant comme un anti-spectacle, comme l'effort définitivement inaccompli d'une espérance éprise de son propre mouvement. Peu à peu, la maladie aidant, la peinture devint pour Devade cet exercice de l'impossible que sa théorie soupçonnait depuis longtemps. L'image de la Chine alors se brouille, voici la coulée captatrice de l'encre et la référence à « l'artiste-lettré » chinois qui était déjà celle du jeune Devade, à l'époque de ses premières poésies. Le retrait de Devade (« le retrait que manifestent souvent mes peintures ou même mes attitudes dans le milieu ») s'ouvre alors sur cette forme de désengagement absolu où seul compte l'exercice de la fin. Il décède le 31 octobre 1983, à l'âge de 40 ans. Son activité aura duré une quinzaine d'années.

Michel Cegarra



Marc Devade, *Peinture*, 1969, acrylique sur toile, 49x49 cm, Court. galerie Piltzer, Paris.

© Musée des Beaux-Arts, Tourcoing

Agenda

- Exposition *Marc Devade, rétrospective*, du 6 Déc au 16 Fév. 2004, Musée des Beaux-Arts de Tourcoing, 2, rue Paul Doumer 59200 Tourcoing

- Sophie Calle, *M'as-tu vue ?* 19 novembre 2003 - 15 mars 2004
Galerie 2, Beaubourg.